**Marguerite de Navarre (1492-1549)**

***L’Heptaméron*, 1559**

**PREMIERE JOURNEE, TROISIESME NOUVELLE**

*La Royne de Naples joua la vengence du tort que luy tenoit le Roy Alphonse, son mary, avec un Gentilhomme duquel il entretenoit la femme, & dura cette amityé toute leur vie, sans que jamais le Roy en eut aucun soupçon.*

Pour ce, mes Dames, que je me suis souvent soubzhaicté compaignon de la fortune de celuy dont je vois faire le compte, je vous diray que en la ville de Naples, du temps du Roy Alphonse, duquel la lasciveté estoit le sceptre de son Royaulme, y avoit ung Gentil-homme tant honneste, beau & agréable, que pour ses perfections ung viel Gentil-homme luy donna sa fille, laquelle en beaulté & bonne grace ne debvoit rien à son mary. L’amitié fut grande entre eulx deux jusques à ung carneval que le Roy alla en masque parmy les maisons, où chascun s’efforçoit de luy faire le meilleur racueil qu’il estoit possible, &, quand il vint en celle de ce Gentil homme, fut traicté trop mieulx que en nul autre lieu, tant de confitures, de chantres, de musicque & de la plus belle femme que le Roy avoit point à son gré veue, &, à la fin du festin, avecq son mary dist une chanson de si bonne grace que sa beaulté en augmentoit. Le Roy, voiant tant de perfections en ung corps, ne print pas tant de plaisir au doux accord de son mary & d’elle qu’il feit à penser comme il le pourroit rompre, & la difficulté qu’il en faisoit estoit la grande amytié qu’il voioyt entre eulx deux, par quoy il porta en son cueur ceste passion la plus couverte qu’il luy fust possible. Mais, pour la soulaiger en partie, faisoit force festins à tous les Seigneurs & Dames de Naples, où le Gentil homme & sa femme n’estoient pas obliez. Pource que l’homme croit voluntiers ce qu’il veut, il luy sembloit que les oeilz de ceste Dame luy promectoient quelque bien advenir, si la présence du mary n’y donnoit empeschement, &, pour essayer si sa pensée estoit véritable, donna la commission au mary de faire un voyage à Rome pour quinze jours ou trois sepmaines. Et, si tost qu’il fut dehors, sa femme, qui ne l’avoit encores loing perdu de veue, en feit ung fort grand deuil, dont elle fut reconfortée par le Roy le plus souvent qu’il luy fut possible, par ses doulces persuasions, par présens & par dons, de sorte qu’elle fut non seulement consolée, mais comptante de l’absence de son mary, &, avant les trois sepmaines qu’il devoit retourner, fut si amoreuse du Roy qu’elle estoit aussy ennuyée du retour de son mary qu’elle avoit esté de son allée. Et, pour ne perdre la présence du Roy, accordèrent ensemble que, quant le mary iroyt en ses maisons aux champs, elle le feroit sçavoir au Roy, lequel la pourroit seurement aller veoir & si secrètement que l’honneur, qu’elle craingnoit plus que la conscience, n’en seroit poinct blessé.

En ceste espérance là se tint fort joyeuse ceste Dame &, quant son mary arriva, luy feit si bon recueil que, combien qu’il eust entendu que en son absence le Roy la serchoit, si ne peut avoir soupson. Mais par longueur de temps ce feu, tant difficile à couvrir, se commença puis après à monstrer, en sorte que le mary se doubta bien fort de la vérité & feit si bon guet qu’il en fut presque asseuré ; mais, pour la craincte qu’il avoit que celuy qui luy faisoit injure luy feist pis s’il en faisoit semblant, se délibéra de le dissimuler, car il estimoit meilleur vivre avecq quelque fascherie que de hazarder sa vie pour une femme qui n’avoyt poinct d’amour.

Toutesfois, en ce despit, délibéra le rendre s’il luy estoit possible &, sçachant que souvent le despit faict faire à une femme plus que l’amour, principallement à celles qui ont le cueur grand & honnorable, print la hardiesse ung jour, en parlant à la Royne, de luy dire qu’il avoit grande pitié d’ont elle n’estoit autrement aymée du Roy son mary.

La Royne, qui avoit oy parler de l’amour du Roy & de sa femme, luy dist : « Je ne puis pas avoir l’honneur & le plaisir ensemble. Je sçay bien que j’ay l’honneur dont une aultre reçoit le plaisir ; aussi celle qui a le plaisir n’a pas l’honneur que j’ay. »

Luy, qui entendoyt bien pour qui ces parolles estoient dictes, luy respondit : « Ma Dame, l’honneur est né avecq vous, car vous estes de si bonne Maison que, pour estre Royne ou Emperière, ne sçauriez augmenter vostre noblesse ; mais vostre beaulté, grace & honnesteté, a tant mérité de plaisir que celle qui vous en oste ce qui vous appartient se fait plus de tort que à vous, car, pour une gloire qui luy tourne à honte, elle pert autant de plaisir que vous ne Dame de ce Royaulme ne sçauriez avoir, & vous puis dire, ma Dame, que, si le Roy avoyt mis sa couronne hors de dessus sa teste, qu’il n’auroit nul adventaige sur moy de contenter une Dame, estant seur que, pour satisfaire à une si honneste personne que vous, il devroyt vouloir avoir changé sa complexion à la myenne. »

La Royne en riant luy respondit : « Combien que le Roy soyt de plus délicate complexion que vous, si est ce que l’amour qu’il me porte me contente tant que je la préfère à toute aultre chose. »

Le Gentil homme luy dit : « Ma Dame, s’il estoit ainsy, vous ne me feriez poinct de pitié, car je sçay bien que l’honneste amour de vostre cueur vous rendroit très contante s’il trouvoyt en celuy du Roy pareil amour, mais Dieu vous en a bien gardée, à fin que, ne trouvant en luy ce que vous demandez, vous n’en fissiez vostre Dieu en terre.

— Je vous confesse, » dist la Royne, « que l’amour que je luy porte est si grande que en nul aultre cueur que au mien ne se peult trouver la semblable.

— Pardonnez moy, ma Dame, » luy dist le Gentil homme ; « vous n’avez pas bien sondé l’amour de tous les cueurs, car je vous ose bien dire que tel vous ayme de qui l’amour est si grande & importable que la vostre auprès de la sienne ne se monstreroit rien, &, d’autant qu’il veoit l’amour du Roy faillye en vous, la sienne croist & augmente de telle sorte que, si vous l’avez pour agréable, vous serez récompensée de toutes vos pertes. »

La Royne commencea, tant par ces parolles que par sa contenance, à congnoistre que ce qu’il disoit proceddoit du profond du cueur & va remémorer que long temps avoit il serchoit de luy faire service par telle affection qu’il en estoyt devenu mélencolicque, ce qu’elle avoyt paravant pensé venir à l’occasion de sa femme, mais maintenant croioit elle fermement que c’estoit pour l’amour d’elle, & aussy la vertu d’Amour, qui se faict sentir quant elle n’est poinct faincte, la rendit certaine de ce qui estoit caché à tout le monde. Et en regardant le Gentil-homme, qui estoyt trop plus amyable que son mary, voyant qu’il estoyt delaissé de sa femme comme elle du Roy, pressée du despit & jalousie de son mary & incitée de l’amour du Gentil homme, commença à dire, la larme à l’oeil en souspirant : « Ô mon Dieu ! faut il que la vengeance gaigne sur moy ce que nul amour n’a sçeu faire ! »

Le Gentil homme, bien entendant ce propos, luy respondit :

« Ma Dame, la vengeance est doulce qui, en lieu de tuer l’ennemy, donne vie à un parfaict amy. Il me semble qu’il est temps que la vérité vous oste la sotte amour que vous portez à celluy qui ne vous aime poinct, & l’amour juste & raisonnable chasse hors de vous la craincte, qui jamais ne peut demeurer en un cueur grand & vertueux. Or sus, ma Dame, mectons à part la grandeur de vostre estat, & regardons que nous sommes l’homme & la femme de ce monde les plus trompez, trahis & mocquez de ceulx que nous avons plus parfaictement aimez. Revenchons nous, ma Dame, non tant pour leur rendre ce qu’ilz méritent que pour satisfaire à l’amour qui, de mon costé, ne se peut plus porter sans morir. Et je pense que, si vous n’avez le cueur plus dur que nul caillou ou dyamant, il est impossible que vous ne sentiez quelque estincelle du feu qui croist tant plus que je le veulx dissimuler. Et, si la pitié de moy, qui meurs pour l’amour de vous, ne vous incite à m’aimer, au moins celle de vous mesme vous y doit contraindre, qui estes si parfaicte que vous méritez avoir les cueurs de tous les honnestes hommes du monde, & estes desprisée & délaissée de celuy pour qui vous avez dédaigné tous les aultres. »

La Royne, oyant ces parolles, fut si transportée que, de paour de monstrer par sa contenance le troublement de son esprit, s’appuyant sur le bras du Gentil homme, s’en alla en ung jardin près de sa chambre, où longuement se promena sans luy povoir dire mot. Mais le Gentil-homme, la voyant demy vaincue, quand il fut au bout de l’allée où nul ne les povoit veoir, luy déclara par effect l’amour que si long temps il luy avoit cellée, &, se trouvans tous deux d’un consentement, jouèrent la vengeance dont la passion avoyt esté importable, & là délibérèrent que, toutes les foys que le mary iroyt en son villaige & le Roy de son chasteau en la ville, il retourneroit au chasteau vers la Royne. Ainsi, **trompans les trompeurs**, ilz seroient quatre participans au plaisir que deux cuydoient avoir tous seuls.

L’accord faict, s’en retournèrent, la Dame en sa chambre & le Gentil homme en sa maison, avecq tel contentement qu’ils avoient obliez tous leurs ennuiz passez. Et la craincte que chascun avoit de l’assemblée du Roy & de la Damoiselle estoit tournée en desir, qui faisoit aller le Gentil homme plus souvent qu’il n’avoit accoustumé en son villaige, lequel n’estoit que à demye lieue. Et si tost que le Roy le sçavoit, il ne failloit d’aller veoir la Damoiselle, & le Gentil homme, quant la nuict estoyt venue, alloit au chasteau, devers la Royne, faire l’office de Lieutenant de Roy, si secrettement que jamais personne ne s’en apperçeut.

Ceste vie dura bien longuement ; mais le Roy, pour estre personne publique, ne pouvoit si bien dissimuller son amour que tout le monde ne s’en apperceust, & avoient tous les gens de bien grand pitié du Gentil homme, car **plusieurs mauvais garsons luy faisoient des cornes par derrière en signe de mocquerie**, dont il s’appercevoyt bien. Mais ceste mocquerie luy plaisoit tant qu’il estimoit autant ses cornes que la couronne du Roy, lequel, avec la femme du Gentil homme, ne se peurent un jour tenir, voyant une teste de cerf qui estoit eslevée en la maison du Gentil homme, de se prendre à rire devant luy mesmes, en disant que ceste teste estoit bien séante en ceste maison. Le Gentil homme, qui n’avoit le cueur moins bon que luy, va faire escrire sur ceste teste :

Io porto le corna, ciascun lo vede,

Ma tal le porta che no lo crede.

Le Roy retournant en sa maison, qui trouva cest escriteau nouvellement mis, demanda au Gentil homme la signification, lequel lui dist : « Si le secret du Roy est caché au serf, ce n’est pas raison que celluy du serf soit déclaré au Roy ; mais contentez vous que tous ceulx qui portent cornes n’ont pas le bonnet hors de la teste, car elles sont si doulces qu’elles ne descoiffent personne, & **celluy les porte plus legièrement qui ne les cuyde pas avoir**. »

Le Roy congneut bien par ces parolles qu’il sçavoit quelque chose de son affaire, mais jamais n’eust soupsonné l’amitié de la Royne & de luy, car, tant plus la Royne estoit contente de la vie que son mary menoit & plus faingnoit d’en estre marrye, par quoy vesquirent longuement, d’un costé & d’autre, en ceste amityé, jusques à ce que la vieillesse y meist ordre.

« Voylà, mes Dames, une histoire que voluntiers je vous monstre icy pour exemple, à fin que, quand vos mariz vous donneront des cornes de chevreul, vous leur en donniez de cerf. »

Ennasuite commença à dire en riant : « Saffredent, je suis toute asseurée que, si vous aimez autant que autres fois vous avez faict, vous endureriez cornes aussi grandes que ung chesne pour en rendre une à vostre fantaisye ; mais, maintenant que les cheveux vous blanchissent, il est temps de donner trèves à voz desirs.

— Ma Damoiselle, » dist Saffredent, « combien que l’espérance m’en soyt ostée par celle que j’ayme, & la fureur par l’aage, si n’en sçaurois diminuer la volunté. Mais, puis que vous m’avez reprins d’un si honneste desir, je vous donne ma voix à dire la quatriesme Nouvelle, à ceste fin que nous voyons si par quelque exemple vous m’en pourriez desmentir. »

Il est vray que, durant ce propos, ung de la compaignye se print bien fort à rire, sçachant que celle qui prenoit les parolles de Saffredent à son advantaige n’estoit pas tant aymée de luy qu’il en eust voulu souffrir cornes, honte ou dommaige. Et, quand Saffredent apperçeut que celle qui ryoit l’entendoit, il s’en tint très content & se teut pour laisser dire Ennasuite, laquelle commença ainsy :

« Mes Dames, affin que Saffredent & toute la compaignye congnoisse que toutes Dames ne sont pas semblables à la Royne de laquelle il a parlé & que tous les folz & hazardeurs ne viennent pas à leur fin, & aussi pour ne celler l’opinion d’une Dame qui jugea le despit d’avoir failli à son entreprinse pire à porter que la mort, je vous racompteray une histoire, en laquelle je ne nommeray les personnes, pour ce que c’est de si fresche mémoire que j’aurois paour de desplaire à quelcuns des parens bien proches »

**PREMIERE JOURNEE, SIXIESME NOUVELLE**

*Un viel borgne, Valet de Chambre du Duc d’Alençon, averty que sa femme s’estoit amourachée d’un jeune homme, desirant en savoir la vérité, findit s’en aller pour quelques jours aus champs, dont il retourna si soudain que sa femme, sur laquelle il faisait le guet, s’en apperçeut, qui, la cuydant tromper, le trompa luy-mesme.*

l y avoyt ung viel Varlet de Chambre de Charles, dernier Duc d’Alençon, lequel avoit perdu ung oeil & estoit marié avecq une femme beaucoup plus jeune que luy, &, pour ce que ses Maistre & Maistresse l’aymoient autant que homme de son estat qui fust en leur Maison, ne pouvoit si souvent aller veoir sa femme qu’il eust bien voulu, qui fut occasion d’ont elle oblya tellement son honneur & conscience qu’elle alla aimer ung jeune homme, dont à la longue le bruict fut si grand & mauvais que le mary en fut adverty, lequel ne le pouvoyt croire, pour les grands signes d’amityé que luy monstroit sa femme.

Toutesfois ung jour il pensa d’en faire l’expérience & de se venger, s’il pouvoit, de celle qui luy faisoit ceste honte &, pour ce faire, faignist s’en aller en quelque lieu auprès de là pour deux ou trois jours. Et, incontinant qu’il fut party, sa femme envoya quérir son homme, lequel ne fut pas demie heure avecq elle que voicy venir le mary qui frappa bien fort à la porte. Mais elle, qui le congneut, le dist à son amy, qui fust si estonné qu’il eut voulu estre au ventre de sa mère, mauldissant elle & l’amour qui l’avoient mis en tel dangier. Elle luy dist qu’il ne se soulciast poinct & qu’elle trouveroit bien moien de l’en faire saillir sans mal ne honte, & qu’il s’habillast le plus tost qu’il pourroit. Ce temps pendant frappoit le mary à la porte, appellant le plus hault qu’il povoyt sa femme, mais elle faingnoit de ne le congnoistre point & disoit tout hault aux gens de léans : « Que ne vous levez vous, & allez faire taire ceux qui font ce bruit à la porte ? Est-ce maintenant l’heure de venir aux maisons des gens de bien ? Si mon mary estoit icy, il vous en garderoyt. » Le mary, oyant la voix de sa femme, l’appella le plus hault qu’il peut : « Ma femme, ouvrez moy ; me ferez vous demorer icy jusques au jour ? » Et, quand elle veid que son amy estoit tout prest de saillir, en ouvrant sa porte commença à dire à son mary : « Ô mon mary, que je suis bien aise de vostre venue, car je faisois un merveilleux songe & estois tant aise que jamais je ne reçeuz ung tel contentement, pource qu’il me sembloit que vous aviez recouvert la veue de votre oeil. » Et, en l’embrassant & le baisant, le print par la teste & luy bouchoit d’une main son bon oeil, & lui demandant : « Voiez vous point myeulx que vous n’avez accoustumé ? » En ce temps, pendant qu’il ne veoyt goutte, feit sortir son amy dehors, dont le mary se doubta incontinant, & luy dist :

« Par Dieu, ma femme, je ne feray jamais le guet sur vous, car, en vous cuydant tromper, j’é reçeu la plus fine tromperie qui fut oncques inventée. Dieu vous veulle amender, car il n’est en la puissance d’homme du monde de donner ordre en la malice d’une femme, qui du tout ne la tuera ; mais, puis que le bon traictement que je vous ay faict n’a rien servi à vostre amendement, peult estre que le despris que doresnavant j’en feray vous chastira. »

Et en ce disant, s’en alla & laissa sa femme bien desolée, qui, par le moyen de ses amis, excuses & larmes, retourna encores avecq luy.

« Par cecy, voyez vous, mes Dames, combien est prompte & subtille une femme à eschapper d’un dangier. Et si, pour couvrir ung mal, son esprit a promptement trouvé remède, je pense que, pour en éviter ung ou pour faire quelque bien, son esperit seroit encores plus subtil, car le bon esperit, comme j’ay tousjours oy dire, est le plus fort. »

Hircan luy dist : « Vous parlerez tant de finesses qu’il vous plaira, mais si ay je telle oppinion de vous que, si le cas vous estoit advenu, vous ne le sçauriez celer.

— J’aymerois autant, » ce luy dist-elle, « que vous m’estimissiez la plus sotte femme du monde.

— Je ne le dis pas », respondit Hircan, « mais je vous estime bien celle qui plus tost s’estonneroit d’un bruict que finement ne le feroit taire.

— Il vous semble, » dist Nomerfide, « que chacun est comme vous, qui par ung bruit en veult couvrir ung autre, mais il y a dangier que à la fin une couverture ruyne sa compaigne, & que le fondement soit tant chargé pour soustenir les couvertures qu’il ruyne l’édifice. Mais, si vous pensez que les finesses dont chacun vous pense bien remply soient plus grandes que celles des femmes, je vous laisse mon rang pour nous racompter la septiesme histoire, &, si vous voulez vous proposer pour exemple, je croys que vous nous apprendrez bien de la malice.

— Je ne suis pas icy, » respondit Hircan, « pour me faire pire que je suis, car encores y en a il qui plus que je ne veulx en dient », &, en ce disant, regarda sa femme, qui luy dist souldain :

« Ne craingnez poinct pour moy à dire la vérité, car il me sera plus facille de ouyr racompter vos finesses que de les avoir veu faire devant moy, combien qu’il n’y en ait nulle qui sçeut diminuer l’amour que je vous porte. »

Hircan luy respondit : « Aussy ne me plains je pas de toutes les faulses opinions que vous avez eues de moy, par quoy, puis que nous congnoissons l’un l’autre, c’est occasion de plus grande seureté pour l’advenir, mais si ne suis je si sot de racompter histoire de moy dont la vérité vous puisse porter ennuy. Toutesfois j’en diray une d’un personnaige qui estoit bien de mes amys »

**PREMIERE JOURNEE, HUITIESME NOUVELLE**

*Bornet, ne gardant telle loyauté à sa femme qu’elle à luy, eut envie de coucher avec sa Chamberière, & déclara son entreprinse à un sien compagnon, qui, souz espoir d’avoir part au butin, luy porta telle faveur & ayde que, pensant coucher avec sa Chamberière, il coucha avec sa femme, au desçeu de laquelle il feit participer son compagnon au plaisir qui n’appartenoit qu’à luy seul, & se feit coqu soy-mesme sans la honte de sa femme.*

En la comté d’Alletz, y avoit ung homme nommé Bornet, qui avoit espouzé une honneste femme de bien, de laquelle il aymoit l’honneur & la réputation, comme je croys que tous les mariz qui sont icy font de leurs femmes, &, combien qu’il voulust que la sienne luy gardast loyaulté, si ne vouloit-il pas que la loy fust esgale à tous deux ; car il alla estre amoureux de sa Chamberière, au change de quoy il ne gangnoit, sinon que la diversité des viandes plaist.

Il avoyt ung voisin de pareille condition que luy, nommé Sandras, Tabourin & Cousturier, & y avoit entre eulx telle amityé que, horsmis la femme, n’avoient rien party ensemble, par quoy il déclara à son amy l’entreprinse qu’il avoyt sur sa Chamberière, lequel non seullement le trouva bon, mais ayda de tout son pouvoir à la parachever, espérant avoir part au butin. La Chamberière, qui ne s’y voulut consentir, se voyant pressée de tous costez, le alla dire à sa maistresse, la priant de luy donner congé de s’en aller chez ses parens, car elle ne pouvoit plus vivre en ce torment. La maistresse, qui aymoit bien fort son mary, du quel souvent elle avoyt eu soupson, fut bien aise d’avoir gaigné ce poinct sur luy & de luy povoir monstrer justement qu’elle en avoyt eu doubte. Dist à sa Chamberière : « Tenez bon, m’amye ; tenez peu à peu bons propos à mon mary, & puis après luy donnez assignation de coucher avecq vous en ma garde robbe, & ne faillez à me dire la nuict qu’il devra venir, & gardez que nul n’en sçache rien. »

La Chamberière feit tout ainsy que sa maistresse luy avoit commandé, dont le maistre fut si aise qu’il en alla faire la feste à son compaignon, lequel le pria, veu qu’il avoyt esté du marché, d’en avoir le demorant. La promesse faicte & l’heure venue, s’en alla coucher le maistre, comme il cuydoit, avecq sa Chamberière ; mais sa femme, qui avoit renoncé à l’auctorité de commander pour le plaisir de servir, s’estoit mise en la place de sa Chamberière & reçeut son mary, non comme femme, mais feignant la contenance d’une fille estonnée, si bien que son mary ne s’en apparçeut point.

Je ne vous sçaurois dire lequel estoit plus aise des deux, ou luy de penser tromper sa femme, ou elle de tromper son mary. Et, quand il eut demouré avecq elle, non selon son vouloir, mais selon sa puissance, qui sentoit le vieil marié, s’en alla hors de la maison, où il trouva son compaignon, beaucoup plus jeune & plus fort que luy, & luy feit la feste d’avoir trouvé la meilleure robbe qu’il avoyt poinct veue. Son compaignon luy dist : « Vous sçavez que vous m’avez promis. — Allez doncques vistement, » dit le maistre, « de paour qu’elle ne se liève, ou que ma femme ayt affaire d’elle. » Le compaignon s’y en alla, & trouva encores ceste mesme Chamberière que le mary avoyt mescongneue, laquelle, cuydant que ce fust son mary, ne le refusa de chose que luy demandast, j’entends demander pour prandre, car il n’osoit parler. Il y demoura bien plus longuement que non pas le mary, dont la femme s’esmerveilla fort, car elle n’avoyt poinct accoustumé d’avoir telles nuictées ; toutesfoys elle eut patience, se reconfortant aux propos qu’elle avoit déliberé de luy tenir le lendemain & à la mocquerie qu’elle luy feroyt recepvoir.

Sur le poinct de l’aube du jour, cest homme se leva d’auprès d’elle &, en se jouant à elle au partir du lict, luy arracha ung anneau qu’elle avoit au doigt, duquel son mary l’avoyt espousée ; chose que les femmes de ce païs gardent en grande superstition & honorent fort une femme qui garde tel anneau jusques à la mort, &, au contraire, si par fortune le perd, elle est desestimée, comme ayant donné sa foy à aultre que à son mary. Elle fut très contante qu’il luy ostast, pensant qu’il seroit seur tesmoignage de la tromperie qu’elle luy avoit faicte.

Quand le compaignon fut retourné devers le maistre, il luy demanda : « Et puis ? » Il luy respondit qu’il estoit de son opinion & que, s’il n’eust crainct le jour, encores y fust il demouré. Ilz se vont tous deux reposer le plus longuement qu’ilz peurent. Et au matin, en s’habillant, apperçeut le mary l’anneau que son compaignon avoyt au doigt, tout pareil de celuy qu’il avoit donné à sa femme en mariage, & demanda à son compaignon qui le luy avoyt donné. Mais, quand il entendit qu’il l’avoyt arraché du doigt de la Chamberière, fut fort estonné, & commença à donner de la teste contre la muraille, disant : « Ha, vertu Dieu, me serois je bien faict cocu moy mesme, sans que ma femme en sçeut rien ? » Son compaignon, pour le reconforter, luy dist : « Peult estre que vostre femme baille son anneau en garde au soir à sa chamberiere. »

Mais, sans rien respondre, le mary s’en vat à sa maison, là où il trouva sa femme plus belle, plus gorgiase & plus joieuse qu’elle n’avoyt accoustumé, comme celle qui se resjouyssoit d’avoir saulvé la conscience de sa Chamberière & d’avoir expérimenté jusques au bout son mary, sans rien y perdre que le dormir d’une nuict. Le mary, la voyant avecq ce bon visaige, dist en soy mesmes : « Si elle sçavoyt ma bonne fortune, elle ne me feroyt pas si bonne chère. » Et en parlant à elle de plusieurs propos, la print par la main & advisa qu’elle n’avoit poinct l’anneau, qui jamais ne luy partoit du doigt, dont il devint tout transy, & luy demanda en voix tremblante : « Qu’avez vous faict de vostre anneau ? » Mais elle, qui fut bien aise qu’il la mectoit au propos qu’elle avoit envye de luy tenir, luy dist :

« Ô le plus meschant de tous les hommes, à qui est ce que vous le cuydez avoir osté ? Vous pensiez bien que ce fut à ma Chamberière, pour l’amour de laquelle avez despendu plus de deux pars de voz biens que jamays vous ne feistes pour moy, car, à la première fois que vous y estes venu coucher, je vous ay jugé tant amoureux d’elle qu’il n’estoit possible de plus. Mais, après que vous fustes sailly dehors & puis encores retourné, sembloit que vous fussiez ung diable sans ordre ne mesure. Ô malheureux, pensez quel aveuglement vous a prins de louer tant mon corps & mon enbonpoinct, dont par si long temps avez esté jouyssant sans en faire grande estime. Ce n’est doncques pas la beaulté ne l’enbonpoinct de vostre Chamberiére qui vous a faict trouver ce plaisir si agréable, mais c’est le péché infame de la villaine concupiscence qui brusle vostre cueur & vous rend tous les sens si hebestez que, par la fureur en quoy vous mectoit l’amour de vostre Chamberière, je croy que vous eussiez prins une chèvre coiffée pour une belle fille. Or il est temps, mon mary, de vous corriger & de vous contanter autant de moy, en me congnoissant vostre & femme de bien, que vous avez faict pensant que je fusse une pauvre meschante. Ce que j’ay faict a esté pour vous retirer de vostre malheurté, à fin que, sur vostre vieillesse, nous vivions en bonne amityé & repos de conscience ; car, si vous voulez continuer la vie passée, j’ayme myeulx me séparer de vous que de veoir de jour en jour la ruyne de vostre ame, de vostre corps & de voz biens, devant mes oeilz. Mais, s’il vous plaist congnoistre vostre faulce oppinion & vous délibérer de vivre selon Dieu, gardant ses commandemens, j’oblieray toutes les faultes passées, comme je veulx que Dieu oblye l’ingratitude à ne l’aimer comme je doibz. »

Qui fut bien désespéré, ce fut ce pauvre mary, voiant sa femme tant saige, belle & chaste, avoir esté delaissée de luy pour une qui ne l’aymoit pas, &, qui pis est, avoit esté si malheureux que de la faire meschante sans son sçeu, & que faire participant ung aultre au plaisir qui n’estoit que pour luy seul se forgea en luy mesmes les cornes de perpétuelle mocquerie. Mais, voyant sa femme assez courroucée de l’amour qu’il avoit portée à sa Chamberière, se garda bien de luy dire le meschant tour qu’il luy avoit faict &, en luy demandant pardon, avecq promesse de changer entièrement sa mauvaise vie, luy rendit l’anneau qu’il avoyt reprins de son compaignon, auquel il pria de ne révéler sa honte. Mais, comme toutes choses dictes à l’oreille sont preschées sur le toict, quelque temps après la vérité fut congneue, & l’appelloit on coqu sans honte de sa femme.

« Il me semble, mes Dames, que, si tous ceulx qui ont faict de pareilles offences à leurs femmes estoient pugniz de pareille pugnition, Hircan & Saffredent devroient avoir belle peur. »

Saffredent luy dist : « Et dea, Longarine, n’y en a il poinct d’autre en la compaignye mariez que Hircan & moy ?

— Si a bien, » dist-elle, « mais non pas qui voulsissent jouer ung tel tour.

— Où avez-vous veu, » dist Saffredent, « que nous ayons pourchassé les Chamberières de nos femmes ?

— Si celles à qui touche, » dist Longarine, « vouloient dire la vérité, l’on trouveroit bien Chamberière à qui l’on a donné congé avant son quartier.

— Vrayment, » ce dist Geburon, « vous estes une bonne dame qui, en lieu de faire rire la compaignye, comme vous aviez promis, mectez ces deux pauvres gens en collére.

— C’est tout ung, » dist Longarine ; « mais qu’ilz ne viennent poinct à tirer leurs espées, leur collère ne fera que redoubler nostre rire.

— Mais il est bon, » dist Hircan, « que, si nos femmes vouloient croire ceste dame, elle brouilleroit le meilleur mesnaige qui soyt en la compaignye.

— Je sçay bien devant qui je parle, » dist Longarine ; « car voz femmes sont si saiges & vous ayment tant que, quand vous leur feriez des cornes aussi puissantes que celles d’un daim, encores voudroient elles persuader elles & tout le monde que ce sont chappeaulx de rozes. »

La compaignye & mesmes ceulx à qui il touchoit se prindrent tant à rire qu’ils meirent fin à leur propos. Mais Dagoucin, qui encores n’avoit sonné mot, ne se peut tenir de dire : « L’homme est bien déraisonnable quand il a de quoy se contenter & veult chercher autre chose. Car j’ai veu souvent, pour cuyder mieulx avoir & ne se contanter de sa suffisance, que l’on tombe au pis, & si n’est l’on poinct plainct, car l’inconstance est tousjours blasmée. »

Simontault luy dist : « Mais que ferez vous à ceulx qui n’ont pas trouvé leur moictié ? Appellez vous inconstance de la chercher en tous les lieux où l’on peut la trouver ?

— Pour ce que l’homme ne peult sçavoir, » dist Dagoucin, « où est ceste moictyé dont l’unyon est si esgale que l’un ne diffère de l’autre, il fault qu’il s’arreste où l’amour le contrainct, & que, pour quelque occasion qu’il puisse advenir, ne change le cueur ne la volunté, car, si celle que vous aymez est tellement semblable à vous & d’une mesme volunté, ce sera vous que vous aymerez & non pas elle.

— Dagoucin, » dist Hircan, « vous voulez tomber en une faulse opinion, comme si nous devions aymer les femmes sans estre aymés.

— Hircan, » dist Dagoucin, « je veulx dire que, si nostre amour est fondé sur la beaulté, bonne grace, amour & faveur d’une femme, & nostre fin soit plaisir, honneur ou proffict, l’amour ne peult longuement durer ; car, si la chose sur quoy nous la fondons deffault, nostre amour s’envolle hors de nous. Mais je suis ferme à mon oppinion que celluy qui ayme, n’ayant aultre fin ne desir que bien aymer, laissera plus tost son ame par la mort que ceste forte amour saille de son cueur.

— Par ma foy, » dist Simontault, « je ne croys pas que jamais vous ayez esté amoureux ; car, si vous aviez senty le feu comme les aultres, vous ne nous paindriez icy la Chose Publicque de Platon, qui s’escript & ne s’expérimente poinct.

— Si, j’ay aymé, » dist Dagoucin, « j’ayme encores, & aymeray tant que je vivray ; mais j’ay si grand paour que la démonstration face tort à la perfection de mon amour que je crainctz que celle de qui je debvrois desirer l’amityé semblable l’entende, & mesmes je n’ose penser ma pensée de paour que mes oeilz en révèlent quelque chose, car tant plus je tiens ce feu celé & couvert, & plus en moy croist le plaisir de sçavoir que j’ayme perfaictement.

— Ha, par ma foy, » dist Geburon, « si ne croys je pas que vous ne fussiez bien aise d’estre aymé.

— Je ne dis pas le contraire, » dist Dagoucin ; « mais, quand je serois tant aymé que j’ayme, si n’en sçauroit croistre mon amour, comme elle ne sçauroit diminuer pour n’estre si très aymé que j’ayme fort. »

À l’heure Parlamente, qui soupsonnoit ceste fantaisye, luy dist : « Donnez vous garde, Dagoucin ; j’en ay veu d’aultres que vous qui ont mieulx aimé mourir que parler.

— Ceulx là, ma Dame, » dist Dagoucin, « estimay je très heureux.

— Voire, » dist Saffredent, « & dignes d’estre mis au rang des Innocens, desquels l’Église chante :

Non loquendo, sed moriendo confessi sunt.

« J’en ay ouy tant parler de ces transiz d’amours, mais encores jamays je n’en veis mourir ung &, puisque je suis eschappé, veu les ennuiz que j’en ay porté, je ne pensay jamais que autre en puisse mourir.

— Ha, Saffredent, » dist Dagoucin, « où voulez vous doncques estre aymé, puisque ceulx de vostre oppinion ne meurent jamais ? Mais j’en sçay assez bon nombre qui ne sont mortz d’autre maladye que d’aymer parfaictement.

— Or, puisque en sçavez des histoires, » dist Longarine, « je vous donne ma voix pour nous en racompter quelque belle, qui sera la neufviesme de ceste Journée.

— À fin, » dist Dagoucin, « que les signes & les miracles, suyvant ma véritable parole, vous puissent induire à y adjouster foy, je vous allégueray ce qui advint il n’y a pas trois ans :